

Le lendemain matin, ma mère, sur un coin de la table de la cuisine, rédigeait la « liste » des commissions, c'est-à-dire des achats que mon père devait faire au village.

— Crapaud, me dit-il, prends ta musette, tu vas venir avec moi. La liste est longue, et je serai chargé! Ce n'est pas pour le poids, c'est pour le volume. J'ai l'intention de prendre mon fusil; j'ai repéré un épervier qui tourne souvent au-dessus du poulailler de Madame Toffi. Si nous le voyons ce matin, nous lui dirons deux mots\* en passant!

La liste finie, il la lut à haute voix. Cependant ma mère avait sorti les bartavelles du garde-manger et les posa sur la table:

— Que veux-tu faire? demanda-t-il d'un air inquiet.

— Je vais les plumer, et les vider, et nous les rôtirons ce soir.

— Malheureuse! Ce n'est pas de la volaille, c'est du gibier! Et quel gibier! Nous ne les mangerons que demain, car aujourd'hui, ce serait un crime! D'ailleurs, dit-il, il me vient une idée. J'ai bonne envie de les soumettre à l'expertise de Mond des Parpaillouns. Il ne faut jamais perdre une occasion de s'instruire, et ce vieux braconnier en sait certainement plus long que bien des naturalistes.

Il accrocha les deux oiseaux à sa ceinture, puis il prit son fusil et le mit à la bretelle.\*

Nous partîmes fort gaîment. Je portais les trois musettes vides, et il marchait devant moi, explorant du regard les oliveraies\* en escalier\* qui bordaient la route. Nous vîmes quelques bandes de moineaux, mais le tueur de bartavelles dédaigna ces passereaux.\*

J'étais tout heureux d'être avec lui, et grandement fier de son exploit — mais je m'efforçais de ne pas montrer cette vanité; je craignais une réprimande.

Un jour, M. Arnaud, qui était un pêcheur passionné, avait pris — à la ligne — une énorme « rascasse »: il avait apporté à l'école une photographie de son exploit.

A cette époque, une photographie était un document remarquable, qui perpétuait le souvenir de la première enfance, du service militaire, d'un mariage, ou d'un voyage à l'étranger.

Or, sur une sorte de carte postale, on avait vu M. Arnaud souriant, la poitrine bombée, une gaule dans sa main gauche, le bras droit levé vers le ciel, et tenant — par la queue — l'épineux poisson.

A table, mon père décrivit ce tableau triomphal, et il avait conclu:

— Qu'il soit content d'avoir pris une belle pièce,\* je veux bien l'admettre, mais se faire photographier *avec un poisson!* Quel manque de dignité! De tous les vices, la vanité est décidément le plus ridicule!

Il ne l'avait pas dit avec violence, mais avec un sourire de pitié, qui avait ruiné mon admiration pour M. Arnaud: c'est pourquoi je considérais que notre visite à Mond des Parpaillouns n'avait d'autre but que scientifique.

Nous arrivâmes devant la petite ferme basse qu'habitait le célèbre Mond. Elle était précédée d'un champ inculte, où deux douzaines d'oliviers, fous de liberté, avaient l'air d'énormes broussailles, car Mond ne les taillait jamais.

Il était à cheval sur un banc, devant sa porte, sous le mûrier, et trempait, dans un seau de glu, de minces baguettes de bois. Il leva la tête: son épaisse tignasse de cheveux gris se prolongeait en une barbe de crin, blanche d'un côté, mais jaunie de l'autre par un mégot qui pendait au coin de sa bouche.

Ses yeux étaient noirs et perçants, ses mains velues marbrées de taches jaunes.

Il vit les bartavelles, se leva et s'avança, la bouche entrouverte.

— O bonne Mère! s'écria-t-il, qui c'est qui\* vous a vendu ça?

Mon père fit un petit sourire.

— Ça ne m'a coûté que deux coups de fusil.

— Un doublé? dit Mond incrédule. Un doublé de bartavelles?

— Eh oui, dit mon père — et, du bout de l'index, il lissa sa moustache noire.

— Et où ça?\*

— Au vallon de Lancelot, juste sous la barre, du côté de Passe-Temps.